

BRÈVE HISTOIRE CRITIQUE DES IDÉOLOGIES DE LA DÉCONSTRUCTION

Frère Benoît DOMINI

INTRODUCTION

Le 10 décembre 1957, Albert Camus recevait le prix Nobel de littérature. Invité pour l'occasion à prononcer un discours, le romancier et philosophe français avait surpris son auditoire en déclarant :

Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. [...] Devant un monde menacé de désintégration, où nos grands inquisiteurs risquent d'établir pour toujours les royaumes de la mort, elle sait qu'elle devrait, dans une sorte de course folle contre la montre, restaurer entre les nations une paix qui ne soit pas celle de la servitude [...] et refaire avec tous les hommes une arche d'alliance¹.

Replacés dans leur contexte si particulier, ces mots reflètent le traumatisme qui, dans les années 1950, frappait alors les esprits. En effet, Camus s'exprimait au lendemain de la seconde Guerre mondiale et de son cortège de millions de morts, après les bombes atomiques, et à l'aube de la Guerre froide. Pour la première fois, l'humanité, prise de vertige devant ses capacités d'autodestruction, se posait la question de sa survie.

Presque soixante-dix ans plus tard, la menace concrète de l'autodestruction de l'humanité est devenue plus réelle que jamais. S'ajoutant au risque d'un conflit atomique à l'échelle planétaire, la crise de l'environnement alimente chez beaucoup la crainte que nous puissions nous détruire et disparaître corps et biens.

Cela étant, il faut reconnaître qu'à cette crainte – parfois exagérée – de l'autodestruction de l'humanité s'associe assez paradoxalement chez nos contemporains une véritable fascination pour la déconstruction. Ainsi, il y a encore peu, Sandrine Rousseau, candidate aux primaires écologistes, créait l'émoi sur les ré-

¹ A. CAMUS, « Discours au Banquet du prix Nobel au City Hall de Stockholm », 10-12-1957 [<https://www.nobelprize.org/prizes/literature/1957/camus/25232-albert-camus-banquet-speech-1957/>, consulté le 3/01/2023].

seaux sociaux en déclarant : « Je vis avec un homme déconstruit, et j'en suis très heureuse. » À l'en croire, être « déconstruit » semblait pour M^{me} Rousseau le plus beau compliment qu'elle puisse adresser à son compagnon.

En fait, malgré son outrance, une telle anecdote n'a malheureusement rien d'isolé. Car depuis les années 1970, l'Occident semble avoir mis un véritable point d'honneur à « déconstruire » d'une manière réfléchie et volontaire tous les aspects de la vie sociale : de la politique à la culture, en passant par la famille et la bioéthique, l'éducation, les arts et la science elle-même. Tout paraît d'ailleurs avoir été tellement déconstruit que le sociologue Zygmunt Baumann, pour décrire notre monde, parlait d'une « société liquide », dans laquelle tout ce qui jusqu'alors passait pour un point d'appui solide et ferme s'est comme « liquéfié » sous l'effet de notre passion pour le changement².

On remarquera en ce sens que notre vocabulaire peine à suivre nos évolutions dites « sociétales ». « Transgenre », « wokisme », « intersectionnalité », « mégenrage », « antisécisme », « queer », etc. : tous ces mots apparus en l'espace d'une décennie, et dont la liste s'allonge presque chaque mois, sont les témoins d'un effondrement vertigineux de notre civilisation.

Dans ce premier enseignement, nous allons chercher à présenter aussi simplement que possible ce mouvement de déconstruction qui frappe actuellement l'Occident, spécialement depuis mai 1968. Nous chercherons à montrer que celui-ci procède d'une véritable idéologie, soit d'un projet réfléchi, avec ses principes théoriques et ses règles d'application. Autrement dit, nous allons essayer de comprendre que la déconstruction dont nous subissons aujourd'hui les ravages n'est pas l'effet des aléas de l'histoire, mais aussi le fruit d'un véritable plan, reposant sur des fondements bien identifiables, lesquels peuvent, et même doivent, être critiqués³.

Comme on a pu le souligner⁴, les idéologies de la déconstruction se sont déployées en trois étapes à chacune desquelles correspond une révolution : la première de ces étapes a été la modernité, incarnée par la Révolution de 1789.

² Voir Z. BAUMAN, *La Vie liquide*, Rodez, Le Rouergue/Chambon, 2006.

³ Cf. J. MARITAIN, *Antimoderne* [1922], ch. 3, I, in *Œuvres complètes*, 2, Paris-Fribourg, Éditions universitaires/Éditions saint-Paul, 1987, p. 1009-1010 : « Dans l'élaboration de ce monde nouveau, le rôle capital, en dépit des apparences, et sans négliger pour cela l'immense importance des facteurs économiques dans l'ordre de la causalité matérielle, le rôle capital et formellement décisif sera tenu par les idées. »

⁴ Voir E. HÉNIN et P.-H. TAVOILLOT, « Pourquoi la "déconstruction" est devenue une impasse intellectuelle », *FigaroVox*, 13-01-2022 [<https://www.lefigaro.fr/vox/societe/pourquoi-la-deconstruction-est-devenue-une-impasse-intellectuelle-20220103> ; consulté le 05/01/2023].

La seconde est celle dite de la « postmodernité », bien représentée par la révolution de mai 1968. La dernière étape, quant à elle, vient de commencer et prépare elle aussi sa révolution. Bien que n'ayant pas encore de nom, cette nouvelle étape possède cependant un objectif que ses promoteurs ne cachent pas : la destruction de l'homme lui-même. En présentant maintenant chacune de ces trois étapes, nous montrerons comment celles-ci ne sont pas inéluctables, mais que la déconstruction peut elle-même aujourd'hui être déconstruite.

I. LE PROJET MODERNE OU LA NAISSANCE DES IDÉOLOGIES DE LA DÉCONSTRUCTION

L'idéologie de la déconstruction s'enracine dans un mouvement assez ancien. En effet, le monde moderne, en rompant avec le Moyen-âge, s'est fondé sur l'impératif de déconstruire ce qui l'a précédé. Dans la première partie de cet exposé, nous parlerons donc du projet moderne comme première étape du déploiement des idéologies de la déconstruction.

A. La déconstruction méthodique des traditions (René Descartes)

Ce que les historiens appellent « l'époque moderne » est né aux confins du XV^e siècle. S'il est difficile de dater précisément son apparition, il est plus facile en revanche de l'identifier par une attitude très caractéristique : est en effet moderne celui qui considère que ce qui le précède est quelque chose de dépassé, ou plutôt, comme quelque chose à dépasser. La modernité est donc le projet de reconstruire le monde sur des bases vraiment dignes de l'homme après avoir préalablement déconstruit ce qui le précédait⁵.

On devine ici l'idéologie qui était celle des révolutionnaires français. Pour reconstruire un monde fondé sur la raison, la liberté, l'égalité, nos révolutionnaires pensaient qu'il fallait tout d'abord détruire – y compris physiquement – ce qui était supposé être en contradiction avec ces valeurs : l'Église, la monarchie, les corps intermédiaires et, plus largement, tous les individus qui n'allaient pas dans le sens de leurs idées. On estimait ainsi qu'il fallait s'affranchir du passé, de toutes les traditions – notamment chrétiennes – pour créer de

⁵ Z. BAUMAN, *Vies perdues : la modernité et ses exclus*, Paris, Payot, 2006, p. 61 : « L'esprit moderne naquit en même temps que l'idée que le monde peut être changé. L'esprit moderne consiste à rejeter le monde tel qu'il a été jusque-là, et à prendre la résolution de le changer. La façon moderne d'être consiste en un changement obsessionnel et compulsif : dans la réfutation de ce qui « est simplement » au nom de ce qui pourrait être [...] Le choix se situe entre se moderniser ou périr. L'histoire moderne a par conséquent une histoire de dessein, et un musée/cimetière de projets tentés, dépassés, rejetés et abandonnés dans une guerre qui se poursuit, guerre de conquête et/ou d'usure contre la nature. »

rien un monde nouveau. « Notre histoire n'est pas notre code » pouvait ainsi déclarer le révolutionnaire Rabaut Saint-Étienne.

Les révolutionnaires avaient le sentiment de faire l'Histoire. En réalité, ils étaient surtout les instruments d'un programme idéologique rédigé avant eux, lequel avait été précisé au XVIII^e siècle par les philosophes des Lumières et promu par la franc-maçonnerie, mais dont il faut dater l'apparition au XVI^e et au XVII^e siècles⁶.

Ce projet est déjà visible chez René Descartes (1596-1650), que l'on peut considérer à bon droit comme l'un des « pères de la modernité »⁷. À le croire, les seize siècles qui l'ont précédé n'ont été qu'une suite stérile et sans fin de disputes qui ont freiné la marche de la science. Descartes, quant à lui, s'estime capable de refonder le savoir humain en forgeant pour cela une nouvelle méthode.

Pour parvenir à ses fins, comme il le raconte lui-même, il se serait enfermé dans sa chambre durant l'un de ses voyages en Bavière⁸. Dans cette pièce, coupé du monde et replié sur lui-même, Descartes se met à douter de tout : de la valeur des connaissances qu'il avait reçues durant sa jeunesse chez les Jésuites, de sa formation scientifique, mais aussi des idées qui lui paraissaient les plus évidentes jusqu'à présent. Ayant détruit méthodiquement toutes ses croyances, Descartes va donc rebâtir l'édifice des sciences sur le seul fondement qui résiste à son doute : l'évidence de lui-même, c'est-à-dire le fait que certaines connaissances s'imposent à son esprit comme claires et distinctes.

Avec Descartes, l'idéologie de la déconstruction est en marche. Car, jusqu'à présent, on pensait que, pour connaître la vérité, il fallait sortir de soi pour aller vers le réel, extérieur à nous. Comment ? En se mettant à l'école de notre expérience sensible et intellectuelle des choses, et en interrogeant avec confiance les maîtres qui nous ont précédés sur le chemin du savoir. En revanche, après Descartes, la première attitude à adopter pour parvenir à la vérité sera celle du doute et de la destruction méthodique de toutes croyances et de toutes opinions, afin de retrouver par soi et en soi seul la vérité⁹.

⁶ Le lien historique entre les loges maçonniques et la diffusion de la pensée des Lumières est un fait historique incontesté. Cf. P.-Y. BEAUREPAIRE, *L'Europe des Lumières*, Paris, Puf (Coll. « Que sais-je ? »), 2004², p. 96 : « On le sait, les relations entre la franc-maçonnerie et les Lumières remontent aux origines ».

⁷ Cf. J. MARITAIN, *Trois réformateurs* [1925], in *Œuvres complètes*, vol. 3, Fribourg/Paris, Éditions universitaires/Éditions saint-Paul, 1993, p. 429-655 [p. 483-521].

⁸ Cf. R. DESCARTES, *Discours de la méthode* [1637], Seconde partie.

⁹ Les choses ont profondément changé avec Descartes. Car, après lui, la vérité n'est plus l'adéquation de l'esprit à la réalité mais, inversement, est désormais considéré comme réel ce qui se conforme à la raison et à ses règles. Autrement dit, le point de référence n'est plus la réalité exté-

La modernité sera donc fondée sur l'impératif de la déconstruction, à entendre ici comme la contestation méthodique de toutes croyances au nom de la raison. Envisagée sur le temps long, il s'agissait là d'une véritable révolution, dont celle de 1789 ne sera qu'un avatar¹⁰.

En fait, parmi les nombreuses limites du projet moderne, on peut souligner la grande méprise sur laquelle celui-ci repose. Comme le rappellera saint Jean-Paul II dans son encyclique *Fides et ratio*, la modernité a oublié que nous accédons à la vérité par la croyance, c'est-à-dire par la confiance que nous accordons à ceux qui nous entourent, et par l'acceptation de traditions de pensée qui nous précèdent et dans lesquelles nous nous insérons tous, que nous le voulions ou non¹¹. Ainsi en va-t-il de Descartes lui-même, qui pensait s'être affranchi de toute croyance et de toute influence et qui, en réalité, comme le disent aujourd'hui les historiens, était lui-même influencé par des croyances dont il était le jouet inconscient. En fait, nous ne sommes pas de purs individus affranchis de toute influence, parfaitement indépendants. Nous sommes des personnes qui recevons la vérité par une culture et une éducation que nous devons faire fructifier ; nous sommes des héritiers et non des créateurs. La première attitude de l'esprit humain en quête de vérité n'est donc pas le doute, mais la confiance. Le rêve de la modernité de tout déconstruire pour tout reconstruire était une dangereuse illusion, dont les conséquences allaient être funestes.

B. S'affranchir de la nature et de la foi chrétienne (Emmanuel Kant)

En effet, bien que conscient du geste fondateur qu'il inaugurerait, R. Descartes était cependant loin d'en mesurer toute la portée. Car tout, estimera-t-on après lui, devra être soumis au doute et déconstruit. Et, particulièrement, les deux piliers qui étaient considérés depuis l'Antiquité et le Moyen-âge comme les fondements de la vie morale et politique, à savoir la nature humaine et Dieu. Désormais, l'homme moderne devra fonder sa vie et le monde comme s'il n'y avait pas de nature et comme si Dieu n'existait pas.

Si l'on trouve des expressions de cette remise en cause dès la fin de la Renaissance¹², le représentant le plus emblématique de cette nouvelle attitude est

rieure à l'homme mais l'homme lui-même auquel la réalité est tenue de se conformer.

¹⁰ Notons que Descartes, qui était catholique, espérait retrouver par sa seule raison le contenu des traditions. Les Modernes, à l'image des Lumières, seront plus radicaux, allant jusqu'à considérer la foi et l'Église catholiques comme les ennemis de la raison et du progrès.

¹¹ Cf. JEAN-PAUL II, Encyclique *Fides et ratio*, 14-09-1998, n°31-33 ; n°85.

¹² Qu'il suffise ici de rappeler le projet de Francis Bacon (1561-1626) d'un « règne de l'homme » sur la nature au moyen du développement de la technique ou encore l'opinion du juriste hollandais Hugo Grotius (1563-1645) qui pensait possible d'organiser la vie sociale sans se référer à

un penseur protestant d'origine allemande : Emmanuel Kant (1724-1804). Lui aussi, comme Descartes, n'estimait vrai que ce qui avait résisté à l'examen de ce qu'il appelait le « tribunal de la raison », c'est-à-dire que ce qui entrait dans les catégories de l'entendement humain¹³. Le reste n'était à ses yeux que croyances infondées ou foi religieuse.

Mais Kant va plus loin encore lorsqu'il entend également refonder la vie morale et politique. La nature humaine, pense-t-il, ne peut être le fondement de la loi morale. Il faut dire que Kant considère la nature à la manière de Galilée ou de Newton, c'est-à-dire comme un immense système de causes régies par une nécessité absolue. La nature est donc radicalement différente de la liberté humaine qui, justement, n'est pas mue par la nécessité. Pour Kant, l'homme est une liberté affranchie de la nature. Par le fait même, le déploiement de la liberté sera alors défini « non pas comme une humanisation ou une transfiguration de la nature par l'esprit mais comme une négation pure et simple de la nature¹⁴ ».

Pour le dire autrement, la liberté n'est plus seulement chez les Modernes une propriété de la personne humaine, mais elle devient le fruit de sa conquête, laquelle est un « arrachement », voire une destruction de la nature. Pour devenir libre, l'homme devra s'affranchir de la nature qui est en lui ; il devra dominer, voire détruire, les déterminations naturelles qui influent sur sa liberté¹⁵.

Dieu. Le père du droit international séparait en effet radicalement la loi divine de la loi naturelle lorsqu'il écrivait dans l'introduction de l'un de ses livres : « Tout ce que nous venons de dire aurait lieu de quelque manière, quand bien même on accorderait [...] qu'il n'y ait point de Dieu. » (H. GROTIUS, *Droit de la guerre et de la paix*, Paris, Guillaumin et Cie, 1867, p. XI.)

¹³ Cf. E. KANT, *Critique de la raison pure*, « Préface » de la première édition (1781). Tout le reste est objet d'opinions invérifiables ou aussi de croyance. « *Aude sapere* », « Ose savoir » est d'ailleurs le mot d'ordre de ce philosophe qui entend lui aussi secouer le joug des traditions.

¹⁴ Cf. COMMISSION THÉOLOGIQUE INTERNATIONALE, *À la recherche d'une éthique universelle*, 2009, n° 71 : « Au plan anthropologique, les développements du volontarisme et l'exaltation corrélative de la subjectivité, définie par la liberté d'indifférence vis-à-vis de toute inclination naturelle, ont creusé un fossé entre le sujet humain et la nature. Désormais, certains estiment que la liberté humaine est essentiellement le pouvoir de tenir pour rien ce que l'homme est par nature. Le sujet devrait donc refuser toute signification à ce qu'il n'a pas choisi personnellement et décider pour lui-même ce que c'est que d'être homme. L'homme s'est donc de plus en plus compris comme un « animal dénaturé », un être anti-naturel qui s'affirme d'autant mieux qu'il s'oppose davantage à la nature. *La culture, propre de l'homme, est alors définie non pas comme une humanisation ou une transfiguration de la nature par l'esprit mais comme une négation pure et simple de la nature*. Le principal résultat de ces évolutions a été la scission du réel en trois sphères séparées, voire opposées : la nature, la subjectivité humaine et Dieu. » (Nous soulignons).

¹⁵ À la suite de Kant, l'ancien ministre Luc Ferry déclarait dans le même sens que « l'homme est par excellence l'être d'anti-nature. C'est même sa différence spécifique d'avec les autres êtres [...]. C'est par là qu'il échappe aux cycles naturels, qu'il accède à la culture, voire à la

Mais ce n'est pas tout. Car après avoir disqualifié la nature humaine comme fondement de la moralité, Kant s'emploie aussi à montrer que la religion chrétienne ne peut davantage jouer ce rôle. Certes, E. Kant est chrétien et, en tant que protestant piétiste, il prône une morale exigeante et austère. Mais il reste que, pour lui, la foi en Dieu ne peut plus jouer un rôle fondateur dans la vie morale et politique. Celle-ci doit plutôt être fondée sur un principe nouveau que Kant appelle « l'impératif catégorique », soit, pour le dire plus simplement, l'obligation morale¹⁶.

De fait, après Kant, l'éthique et la politique seront profondément bouleversées. Jusqu'à présent, on recherchait le bien conforme à la nature humaine et à la loi de Dieu. Désormais, le bien prendra le visage de valeurs réputées universelles – le progrès, l'autonomie, la liberté, l'égalité, la solidarité – dont l'homme devrait découvrir en lui-même le bien-fondé, mais qui ne seraient ni inscrites dans la nature humaine, ni l'expression d'une loi divine. Le fondement de ces valeurs, pensait-on, n'est autre que l'homme lui-même.

Si nous devons illustrer cette nouvelle morale, on pourrait évoquer les manuels d'instruction morale et civique en usage sous la Troisième République. Ces manuels inculquaient aux écoliers un code moral assez exigeant, très proche des dix commandements et de la morale évangélique : on y apprenait par exemple le respect des parents et des institutions, le sens du sacrifice pour la nation, la politesse, le dévouement envers les plus faibles, etc. D'ailleurs, au duc de Broglie qui, lors des débats au Sénat, avait demandé quelle morale enseignerait l'École laïque, Jules Ferry avait répondu : « La morale une et universelle, [...] la bonne vieille morale de nos pères et de nos mères [...] la morale du

sphère de la moralité. [S]on *humanitas* réside dans sa liberté, dans le fait qu'il n'a pas de définition, que sa nature est de ne pas avoir de nature, mais de posséder la capacité de s'arracher à tout code où l'on prétendait l'emprisonner. Ou encore, son essence est de ne pas avoir d'essence. » (L. FERRY, *Le nouvel ordre écologique*, Paris, Grasset, 1992, p. 44.)

¹⁶ Pour Kant, nous expérimentons tous, quelle que soit notre religion, notre culture ou notre tempérament, l'existence en nous d'une conscience qui nous dit : « Tu dois faire ceci ; tu ne dois pas faire cela. » Seul ce sentiment universel peut être la base d'une morale et d'une politique qui soient capables de transcender les particularismes religieux et sociaux. P. CLAVIER (2016), « Kant », version Grand Public, dans M. KRISTANEK (dir.), *L'Encyclopédie philosophique* [<http://encyclo-philos.fr/kant/>, consulté le 06-01-2023] : « Kant [...] insiste dans [*La religion dans les limites de la simple raison* (1793)] sur l'indépendance de la morale par rapport à la religion. La deuxième *Critique* laissait entendre que, du point de vue subjectif, la réalisation du devoir moral impliquait le postulat de l'existence de Dieu, afin que soit garantie par une sorte de Providence la convergence de la vertu et du bonheur. L'écrit de 1793 met les points sur les i : « La morale se fonde sur le concept de l'homme comme être libre s'obligeant de ce fait même par sa raison à des lois inconditionnées. » « Elle n'a besoin en aucune façon de la religion », c'est-à-dire de l'idée d'un Être suprême qui le dépasse afin qu'il connaisse son devoir. »

devoir, la nôtre, la vôtre, la morale de Kant et celle du christianisme.¹⁷ » Bref, la morale moderne correspondait grosso modo à la morale chrétienne – « la morale de nos pères » – mais sans autre fondement que l'homme lui-même. Ou, pour le dire plus simplement encore, la morale moderne, c'était la morale chrétienne privée de la première table de la Loi, celle qui concerne la référence à Dieu et à son œuvre de Création. Une morale sans fondement, donc, et qui devait s'écrouler tôt ou tard.

II. LA POSTMODERNITÉ OU LA DÉCONSTRUCTION EN ACTE

Cet écroulement deviendra visible avec les événements de mai 1968, qui inaugurent une nouvelle époque qu'on appelle la « postmodernité »¹⁸.

A. De la modernité à la postmodernité

Essayons de comprendre. La modernité avait exalté la raison, avec le projet de tout reconstruire sur un individu affranchi de la nature et de Dieu. Les Modernes croyaient ainsi que les hommes se rejoignaient dans des idéaux universels qui devraient gagner un jour toutes les nations : le Progrès, la Raison, la Science, la Liberté ou l'Égalité.

En mai 1968, le projet moderne est récusé et laisse place à une nouvelle période dans l'histoire des idées : la postmodernité. La postmodernité, contrairement à la modernité, doute du pouvoir de la raison ; elle remet donc radicalement en cause l'existence de vérités objectives et se caractérise par le relativisme. Par le fait même, alors que la modernité exaltait des valeurs universelles découvertes par la raison, la postmodernité fait, quant à elle, l'apologie de la singularité, de la marginalité et de l'altérité. L'idée de Progrès qui était à l'ori-

¹⁷ J. FERRY, « Discours prononcé par M. Jules Ferry, Réponse à l'interpellation de M. le duc de Broglie concernant les livres destinés aux écoles primaires publiques », Séance du 31 mai 1883.

¹⁸ Pour une présentation succincte et critique de la postmodernité, voir T.-D. HUMBRECHT, *L'évangélisation impertinente. Guide du chrétien au pays des postmodernes*, Paris, Parole et Silence, 2012, p. 17-46 ; T.-M. POUQUEN, « Benoît XVI, les médias et la liberté. Raisons éthiques d'un désaccord, *Liberté politique* 47 (2009), p. 47-85. Comme l'explique Perry Anderson (*Les origines de la postmodernité*), le mot « postmodernisme » a d'abord été forgée dans l'art, en poésie dès les années 1930 puis en littérature avec Ihab Hassan et en architecture avec Charles Jencks. Le terme est introduit en philosophie en 1979 avec Jean-François Lyotard et son ouvrage *La condition postmoderne* (Paris, Les Éditions de minuit). Lyotard décrit une situation dans laquelle on ne croit plus à des récits totalisants, tel le progrès, l'émancipation, des récits portés notamment par Les Lumières, le marxisme, l'hégélianisme, etc. bref, tout ce qui pourrait être caractérisé comme faisant partie de la modernité, comme discours promettant un bel avenir à l'humanité sous les auspices de la science et de la raison.

gine du projet moderne et de son optimisme laisse alors place au nihilisme. La science elle-même perd son crédit et devient une valeur en crise.

B. Le triomphe de Friedrich Nietzsche

Pour comprendre les raisons du passage de la modernité à la postmodernité, il faut rappeler en quelques mots la figure de Friedrich Nietzsche (1844-1900). Ce penseur allemand de la fin du XIX^e siècle avait effectivement fait une sorte de prophétie : « Nous sommes entrés dans l'ultime étape qui est celle de la crise de la valeur qui soutient toutes les autres et qui est la vérité.¹⁹ » Pour lui, toutes les valeurs exaltées par les Modernes n'étaient en réalité que des constructions arbitraires. La vérité, le bien, la raison même, n'existaient pas : il ne s'agissait que de concepts creux, des carcans moraux qui empêchaient l'individu de réaliser sa « volonté de puissance »²⁰. La pensée de Nietzsche, que l'on a appelé la « philosophie au marteau », militait donc pour un « nihilisme actif », soit pour la déconstruction de tous les principes, une « transvaluation de toutes les valeurs » afin de libérer en l'homme ses forces vitales. Ce qui aura lieu en mai 1968 et qui touchera dans les années suivantes tous les secteurs de la vie sociale.

Avec mai 68, nous assistons en effet au triomphe de l'individualisme libertaire qui, à la suite de Nietzsche, s'oppose à toute valeur établie et à toute autorité qui prétendrait les défendre. C'est alors l'exaltation de la vie, du désir, de la liberté, érigés en fins voulues pour elles-mêmes²¹. Une exaltation qui avait pour corol-

¹⁹ Nietzsche avait en effet prophétisé le nihilisme du monde contemporain : « Les valeurs se déprécient. Les fins manquent ; il n'est pas de réponse à la question : À quoi bon ? » (*Vol. Puis.* II, 43) « Si un philosophe pouvait être nihiliste, il le serait parce qu'il trouve le néant derrière tous les idéaux. Et pas même le néant, mais seulement ce qui est futile, absurde, malade, fatigué, toute espèce de lie dans le gobelet vidé de son existence. » (*Crépuscule* 189).

²⁰ Comme l'explique T. Collin, la « volonté de puissance » est une « expression par laquelle Nietzsche désigne la réalité fondamentale, jeu chaotique de forces physiques, physiologiques et psychiques qui constituent la vie et la nature. À ne pas confondre avec le désir de dominer les autres. La volonté de puissance n'est pas finalisée par autre chose qu'elle-même. Elle se déploie comme force active dans la création et l'affirmation de la vie et comme force réactive dans le ressentiment et l'ascétisme ». (T. COLLIN, *Individu et communauté, une crise sans issue ?*, Paris, Edifa/Mame [coll. « Matières à penser »], 2007, p. 117).

²¹ Charles Taylor nous semble avoir justement résumé l'état d'esprit post-moderne : « Tout le monde a le droit de développer sa propre forme d'existence, fondée sur sa propre idée de ce qui importe, de ce qui a de la valeur. Chacun est encouragé à être pleinement soi-même, à chercher son propre épanouissement, selon des modalités qu'il convient à chacun de définir. Personne ne peut ni ne doit s'imposer. » (C. TAYLOR, *The Ethics of Authenticity*, Cambridge, Harvard University Press, 1992, p. 14).

laire la déconstruction de toutes les valeurs morales et de toutes les institutions qui les portaient : la famille, l'Église, l'État, l'Armée, l'École, l'Université, etc.

Depuis 1968, cette déconstruction a méthodiquement été mise en œuvre par nos gouvernants, lesquels furent influencés par la franc-maçonnerie, comme elle-même le reconnaît aujourd'hui avec fierté²². Mais on peut également souligner que cette déconstruction de la morale, de la famille, de la culture ou de l'enseignement, fut également planifiée par des universitaires français, principalement Jacques Derrida (1930-2004)²³, mais aussi Gilles Deleuze, Félix Guattari, Pierre Bourdieu ou Michel Foucault. Pour ces intellectuels, tout discours prétendant dire le vrai ou le bien était une illusion et une limitation des libertés individuelles. Les commandements, les lois, n'étaient pour eux que des constructions arbitraires qui bridaient injustement nos désirs. Il fallait donc les déconstruire, c'est-à-dire montrer qu'ayant une histoire, ces normes avaient été construites et n'étaient donc pas un fait de nature. Qu'il s'agissait en somme d'artifices qui pouvaient être remplacés par autre chose, sans préjudice aucun²⁴.

C. Les échecs de Mai 68

Ici, il nous faut souligner combien l'histoire a montré que l'idéologie de la déconstruction est un cuisant échec puisqu'elle a été incapable d'apporter les biens qu'elles prétendaient offrir, à l'image d'ailleurs de la révolution de mai 68. Celle-ci avait été suscitée par l'illusion qu'en déconstruisant la morale, on libérerait les individus d'un carcan insupportable. En fait, comme l'ont diagnostiqué des penseurs de tous horizons, mai 68, en brisant la digue des valeurs morales, a instauré une anarchie des désirs qui a rendu possible la manipulation de populations entières par un capitalisme sans frein. « Sous les pavés, il n'y avait

²² Au sujet de l'influence de la franc-maçonnerie dans la libéralisation de la contraception (Loi Neuwirth, 1967) et la dépénalisation de l'avortement (Loi Veil, 1975), voir F. KOCH, « La GLDF fête 50 ans de pilules maçonniques » [<https://blogs.lexpress.fr/lumiere-franc-macon/2017/12/14/lagldf-fete-50-ans-de-pilules-maconniques/>], consulté le 05-01-2023].

²³ Considéré comme le maître à penser du mouvement déconstructiviste, J. Derrida a joué un rôle majeur dans la contestation des différences – supposées arbitraires – hommes-femmes, corps-âme, vérité-mensonge, bien-mal, tradition-progrès, enfant-adulte, hétérosexuel-homosexuel.

²⁴ Par exemple, J. DERRIDA, *Points de suspension*. Entretiens, Galilée, 1992, p. 227 : « La déconstruction n'est pas, ne devrait pas être seulement une analyse des discours des énoncés philosophiques ou des concepts, d'une sémantique ; elle doit s'en prendre, si elle est conséquente, aux institutions, aux structures sociales et politiques, aux traditions les plus dures. »

nullement la plage, mais le capitalisme mondialisé²⁵ », reconnaissait ainsi un analyste.

Par ailleurs, les révolutionnaires de mai, en s'insurgeant contre l'État censé-ment oppresseur et la valeur – supposée fasciste – du patriotisme, ont provoqué l'avènement d'une société profondément fracturée, communautarisée, dans laquelle les individus se sont peu à peu désintéressés de la chose publique. La refonte du système éducatif voulue après 1968 fut elle aussi une faillite. La pédagogie qui bannissait l'idée de transmettre un patrimoine a fini par créer des générations d'enfants sauvages, ces « déshérités » dont parlait François-Xavier Bellamy dans l'un de ses livres²⁶.

Enfin et surtout, mai 68 militait pour la libération sexuelle et, pour cela, pour la déconstruction des structures familiales traditionnelles. Et c'est là certainement l'une des plus tristes conséquences de l'héritage de mai 68, qui a rendu orphelins d'innombrables enfants, qui n'ont pas connu le milieu familial et affectif dans lequel ils auraient pu se construire. La société post-68 de laquelle la figure du père a été bannie est devenue une société sans repères. En déconstruisant la famille, nous avons déconstruit l'homme lui-même.

III. LES LENDEMAINS DE 1968 OU LA FIN DE L'HUMANISME

En effet, mai 68 n'a pas été la dernière étape dans le déploiement des idéologies de la déconstruction. Comme l'avait déjà suggéré F. Nietzsche, à la « mort de Dieu » devait un jour succéder la « mort de l'homme », soit la déconstruction de l'homme par lui-même²⁷.

A. Michel Foucault et la « fin de l'homme »

Il revient au Français Michel Foucault (1926-1984) d'avoir théorisé ce thème et de lui avoir donné une expression particulièrement influente²⁸. Foucault passe en effet pour l'un des maîtres à penser de l'intelligentsia occidentale.

²⁵ L. FERRY, « Mai 68 », *Dictionnaire amoureux de la Philosophie*, Paris, Plon, 2018, p. 1023-1026 [p. 1024]. Et l'A. de continuer : « La preuve [...] c'est que nos sociétés occidentales n'ont connu dans l'après-68 aucune révolution, ni politique, ni économique. La démocratie libérale est toujours en place et le capitalisme est plus florissant, voire plus arrogant que jamais. » (*Ibid.*).

²⁶ Cf. F.-X. BELLAMY, *Les déshérités. Ou l'urgence de transmettre*, Paris, Plon, 2014.

²⁷ G. DELEUZE, *Nietzsche et la philosophie*, Paris, Puf, 1962, p. 107-108 : « L'instance critique n'est pas l'homme réalisé, ni aucune forme sublimée de l'homme, esprit, raison, conscience de soi. Ni Dieu ni homme, car entre l'homme et Dieu il n'y a pas encore de différence, ils prennent trop bien la place l'un de l'autre. L'instance critique est la volonté de puissance [...] L'homme en tant qu'il veut être dépassé, surmonté. Le but de la critique : non pas les fins de l'homme ou de la raison, mais enfin le surhomme, l'homme surmonté, dépassé. »

Comme symbole de cette influence, on remarquera que cet intellectuel donne aujourd'hui son nom à un square de Paris situé devant le prestigieux Collège de France, institution dans laquelle il fut professeur pendant des années. Et pourtant, Foucault était un homme à la vie personnelle très chaotique, qui promouvait la libération sexuelle jusqu'à défendre publiquement la légitimité de la pédophilie, et qui appelait de ses vœux la « mort de l'homme ».

Car, pour Foucault, ce que nous appelons « homme » ou « humanité » n'est qu'une construction conceptuelle apparue à l'époque moderne. Comme tout discours, le discours occidental qui a longtemps exalté la figure de l'homme ne serait en fait que l'expression d'une opinion arbitraire. Seuls existeraient des individus appartenant à une même espèce biologique, mais sans que ceux-ci soient unis par une nature. Penser autrement serait une illusion doublée d'une discrimination.

L'argumentation de Michel Foucault est en effet très simple : lorsque nous énonçons un discours qui prétend dire le vrai, nous assignons une identité à la chose dont nous parlons ; nous disons : « Ceci est cela. » Or, ce faisant, nous énonçons une limite et nous devenons ainsi la cause de discriminations potentielles puisque tous les individus ne se reconnaîtront pas nécessairement dans cette limite ou identité que notre discours a énoncée. Par conséquent, « une marginalité n'existe[rait] pas en elle-même, mais [serait] produite par le rejet d'une majorité ». Par exemple, « les fous ne sont tels, dit Foucault, que parce que se met en place, au dix-septième siècle, une société de plus en plus constituée par la raison²⁹. Les fous sont désignés tels par les autres. On les enferme alors dans des asiles flambants neufs, alors que le Moyen-âge s'accommodait de leur présence.³⁰ » Ce que nous appelons « folie » ne serait donc en fait qu'une construction sociale discriminante.

Il en va d'ailleurs de même, dit Foucault, toutes les fois que nous prétendons que certains comportements sont « normaux », par exemple l'hétérosexualité. En affirmant ces normes, nous excluons toutes les personnes dont le comportement ne suit pas la morale traditionnelle, nous créons des identités discriminatoires qui empêchent injustement les individus d'exprimer leur singularité³¹.

²⁸ Pour une analyse (critique) de la pensée de M. Foucault, voir R. BRAGUE, *Le propre de l'homme. Sur une légitimité menacée*, Paris, Flammarion (coll. « Champs essais »), 2015², p. 131-159.

²⁹ Cf. M. FOUCAULT, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1961.

³⁰ Th.-D. HUMBRECHT, *L'évangélisation impertinente*, op. cit., p. 31.

³¹ Dans le même sens, les soi-disant « Droits de l'homme », dont les Modernes estimaient qu'ils étaient une charte universelle, ne seraient qu'un discours ethnocentrique que les Européens auraient cherché à imposer au reste du monde.

B. Le crépuscule de l'universel et la dictature du relativisme

Prolongeant la pensée de M. Foucault, les sciences humaines se sont employé depuis les années 1980 à débusquer les discours potentiellement discriminatoires et à déconstruire pour cela toutes les identités³². Ce mouvement très présent dans les universités américaines s'est notamment exprimé dans les « études de genre » (*gender studies*), qui ont cherché à montrer que les identités masculine et féminine n'étaient en fait que des « genres », c'est-à-dire des représentations sociales et non des données de nature, et qu'il fallait donc les déconstruire afin de permettre à chacun de faire valoir socialement son identité sexuelle, parfois irréductible au schéma binaire masculin/féminin.

Dans le même sens, nombreux sont ceux aujourd'hui qui militent contre l'idée selon laquelle l'homme serait différent des animaux et supérieur à eux. Pour les tenants de ce mouvement appelé l'« antisépécisme », assigner à l'homme une identité distincte et supérieure serait une grave injustice infligée aux animaux et le principe d'un comportement discriminant et potentiellement violent à leur endroit. On pourrait multiplier les exemples pour montrer les conséquences très actuelles de la pensée de Michel Foucault, comme, par exemple, le mouvement « woke » qui est apparu ces dernières années.

Ce que nous devons souligner, c'est la dangerosité de ces remises en question, qui entendent ni plus ni moins « détruire » l'homme. Les discours des idéologues de la déconstruction sont d'ailleurs grevés de contradictions : ils exaltent la vie, mais ils militent dans le même temps pour la limitation de l'espèce humaine. Ils s'insurgent contre les ennemis de l'humanisme, mais ils dévaluent sans cesse la personne humaine – notamment la plus fragile – et ils s'enthousiasment pour la chimère qu'est le projet transhumaniste. Ils exaltent la liberté, mais ils mettent en place dans nos démocraties occidentales une véritable « police de la pensée », un « totalitarisme soft » ou, selon les mots de Benoît XVI, une « dictature du relativisme³³ ». Finalement, les déconstructivistes

³² « La déconstruction désigne, dans la culture contemporaine, ce type d'analyse qui consiste à critiquer le bien-fondé d'un principe d'être ou d'action, à mettre à bas les objectifs et les motivations qu'il se donne. La déconstruction est la fille de la généalogie selon Nietzsche, elle entend expliquer par les conditionnements et non par la finalité ; elle réduit une pensée ou une action aux strates de son apparition, aux conditions de sa production. Elle démasque ce qu'elle pense être les faux-semblants. Elle ajoute à la généalogie une volonté subversive, qui s'applique à toutes choses. La déconstruction se présente comme l'inversion de la raison moderne et, en ce sens, elle incarne la postmodernité en acte. Elle est revendiquée par conviction intellectuelle, à des fins de subversion de la vision chrétienne ou même humaniste traditionnelle de l'homme. » (Th.-D. HUMBRECHT, *L'évangélisation impertinente*, op. cit., p. 47).

³³ Cf. J. RATZINGER, « Missa pro Eligendo Romano Pontifice », 18-04-2005 : « On est en train de mettre sur pied une dictature du relativisme qui ne reconnaît rien comme définitif et qui

semblent haïr la réalité, et notamment la réalité de cet être limité qu'est l'homme. D'où leur acharnement à tout déconstruire pour réaliser leur rêve prométhéen de créer une humanité nouvelle, affranchie de toutes limites, devenue créatrice à la place du Créateur.

CONCLUSION

Nous venons de décrire les trois étapes du déploiement des idéologies de la déconstruction. Face à cette véritable lame de fond, ceux qui voudraient y résister peuvent aujourd'hui se sentir démunis : que pourrait-on faire en effet pour arrêter ce qui semble être un mouvement inéluctable de l'histoire ? Existe-t-il d'ailleurs quelque chose de « solide » auquel nous pourrions encore nous raccrocher dans notre société où tout est devenu « liquide » ?

En tant que chrétiens, nous savons que ce « solide » capable de résister à la « liquéfaction » de nos sociétés est Celui-là même que la Bible appelle le « Rocher » et dont les Psaumes louent la stabilité et la fermeté (Ps 18 ; 62, etc.). Et nous savons par ailleurs que ce Rocher a offert aux hommes de participer à sa stabilité et à sa solidité lorsqu'il donna à Moïse les dix commandements gravés dans la pierre des deux tables. Nous autres Chrétiens, pensons que de même que les Hébreux ont reçu la Loi dans un désert alors qu'ils venaient de quitter l'esclavage de Pharaon, de même le Seigneur nous offre aujourd'hui les dix commandements, au cœur du désert de notre monde contemporain. Nous gardons donc l'espérance, car nous savons que le Seigneur ne nous délaisse pas, mais qu'Il veut, par sa loi, nous libérer des idéologies qui nous oppressent en marchant vers une terre de liberté.

donne comme mesure ultime ultimement son propre ego et ses désirs. » En effet la tolérance relativiste, ne supportant pas d'être elle-même une opinion relative parmi d'autres, dégénère en violence contre ses contradicteurs. Voir J. LAFITTE, *Tolérance intolérante ? Petite histoire de l'objection de conscience*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 2010, p. 12-13. Benoît XVI dénoncera à plusieurs reprises la tentation totalitaire du relativisme. Par exemple, BENOÎT XVI, *Entretien avec Peter Seewald*, automne 2018, in P. SEEWALD, *Benoît XVI. Une vie*, t. 2, Milan, Chora, 2022, p. 708-709 : « [L]a véritable menace pour l'Église et donc pour le ministère pétrinien [...] réside [...] dans la dictature mondiale d'idéologies apparemment humanistes, auxquelles le fait de s'opposer signifie être exclu du consensus social de base. Il y a cent ans, tout le monde aurait considéré comme absurde de parler de mariage homosexuel. Désormais, quiconque s'y oppose est excommunié par la société. Il en va de même pour l'avortement et la fabrication d'êtres humains en laboratoire. La société moderne est en train de formuler un credo anti-chrétien, et s'y opposer est passible d'excommunication sociale. »